



# Francesca Piqueras

## L'ART DE « PENSER » LES PLAIES

Francesca Piqueras devant le diptyque *Movimento 20*, exposé à la Galerie de l'Europe. Des falaises de marbre d'un côté, le bouillonnement d'eaux troubles de l'autre: son travail illustre la manière violente dont l'homme façonne la nature et comment cette dernière finit par « cicatriser ».

Ses spectaculaires images ont le don de transformer la rouille en or. Après avoir capturé des colosses des mers laissés à l'abandon au Bangladesh, en Russie ou en Mauritanie, la photographe aux origines italiennes et péruviennes présente à la Galerie de l'Europe une nouvelle série, *Movimento*, associant les montagnes scarifiées des environs de Carrare aux eaux en furie d'un barrage chinois. Une nouvelle étape pour celle dont le travail est teinté d'une mélancolie toute romantique.

Par **Emmanuel Cirodde**

« **C**ette image pourrait servir de décor pour une mise en scène de Wagner », s'amuse la photographe en promenant son regard perçant sur l'un des grands tirages occupant les murs de la Galerie de l'Europe, rue de Seine. Image après image, son travail révèle les carrières de marbre de Carrare et de Pietrasanta, où la falaise débitée en blocs irréguliers offre ses cicatrices à l'oxydation. Bien qu'invisible, l'homme y est à l'œuvre pour façonner la nature, lui arracher ses trésors sans ménagement. À ce festin de pierre, Francesca Piqueras oppose les gerbes d'eaux qu'elle est allée photographier au pied d'un barrage sur le fleuve Jaune, en Chine. Assemblés en de pertinents diptyques, le tumulte aquatique et l'immobilité apparente des paysages toscans offrent un contraste saisissant. « Je me suis dit que les deux iraient bien ensemble, confesse l'artiste. J'avais envie de faire évoluer mon travail, de ne plus me contenter d'une photographie un peu "gentillette" malgré la recherche et la force des images. Je voulais commencer à composer, aller plus loin dans la conception artistique. » Assumant jusqu'au bout son goût – sûr – pour l'esthétisme, Francesca Piqueras a exploré depuis dix ans les fantômes



Petropavlovsk 5 et Fort 5, deux œuvres issues de séries précédentes dans lesquelles la photographe a pris pour sujets des colosses de rouille abandonnés. Page de droite, *Movimento 14* et *Movimento 10* provenant de la série photographiée en Italie et évoquant le thème de la disparition. En l'occurrence de cette montagne progressivement rognée par l'exploitation du marbre.

« Un artiste travaille toujours à partir de ses propres blessures. »

d'acier ponctuant les plages d'un bout à l'autre de la planète. Dans sa série *L'architecture de l'absence* réalisée en 2011, les arêtes à vif des cargos échoués rappellent les vues en écorché d'une leçon d'anatomie. Un même anthropomorphisme imprègne sa série *Fort* (2014), où d'inquiétants tripodes semblent de mouvoir à la surface de l'eau. Et l'année dernière, elle nous avait émus avec les images somptueuses d'épaves serties dans les glaces à Petropavlovsk au sud de la péninsule du Kamtchatka. Des géants pétrifiés abandonnés là par l'homme et qui produisent un sinistre grincement dont la photographe a gardé un vif souvenir. « L'homme est fou, magnifique dans ses contradictions, s'enthousiasme-t-elle. Il est capable de génie et de succomber à l'appât du gain. Dommage pour la planète, mais tant mieux pour moi. J'aime travailler là, dans cette fêlure. » Face à ses ruines, les noms des peintres Friedrich ou Hubert Robert viennent aussi-



insiste l'artiste dont chaque expédition tourne souvent à l'aventure épique. Les anecdotes abondent : en Patagonie, elle traverse à pied la pampa matin et soir pendant trois heures, seule et sans réseau téléphonique. En Chine, elle fait le siège des autorités du barrage pour apprendre la date précise du lâcher des eaux qui n'a lieu que tous les trois ans et brave son vertige pour grimper sur les avancées de béton au plus près des éléments déchainés. En Mauritanie, elle tombe en plein trafic de métaux et repart in extremis avec son appareil photo détruit. Et la thématique de son prochain voyage est à l'avenant : évoquer la guerre et Daech à travers un travail sur l'eau et le feu effectué en Irak et en Arabie saoudite. « La peur est nécessaire car protectrice », se rassure-t-elle. Au-delà de l'exploit et de la beauté brute de ses images, Francesca Piqueras se livre tout entière dans ses œuvres. « J'ai vu des gens pleurer lors d'une exposition. Il y a quelque chose de moi ici. » Le thème de la rouille remonte à son enfance, passée dans une famille d'artistes qui côtoie Marcel Duchamp, Man Ray ou Dalí. Sa mère florentine, Grati Baroni, signe une œuvre se distinguant par une pratique du « dripping » rappelant Pollock. Quant à son père, le peintre péruvien Jorge Piqueras, il installe sa famille et son atelier à Poissy, en région parisienne, dans une maison en acier créée par un disciple de Gustave Eiffel. « Le thème de l'abandon vient de là. Un jour, mon père a abandonné tout le monde, la maison et ses œuvres. Plus tard, des skinheads sont arrivés, ont brûlé une grande partie des choses. En revenant voir cette maison, je n'y ai trouvé que des ruines rouillées. Un artiste travaille toujours à partir de ses propres blessures. Elles sont une clé de ma démarche. Mais je n'ai plus envie de parler de ma petite personne, j'ai réglé les choses, ce n'est pas une thérapie. Ni une plainte. Juste une source d'inspiration. » ●

**Movimento**, exposition de Francesca Piqueras, jusqu'au 31 mars à la Galerie de l'Europe, 55, rue de Seine, Paris VI<sup>e</sup>. [galerie-europe.com](http://galerie-europe.com)



© CHRISTELLE ANNE (1), FRANCESCO PIQUERAS (2)